

Tibhirine : Frère Jean-Pierre raconte la nuit de l'enlèvement

Après le décès du Père Amédée Noto, le Père Jean-Pierre Schumacher, 86 ans, est le dernier survivant du monastère de Tibhirine.

Actuellement moine à Notre-Dame-de-l'Atlas, au Maroc, il raconte à *Famille Chrétienne* comment il a vécu la funeste nuit du 26 au 27 mars 1996. Un témoignage exceptionnel.



© J.-C. Bésida

« Comme portier de nuit, j'étais aux premières loges. C'était dans la nuit, vers 1 h. J'ai été réveillé par un bruit de voix devant le portail. Je me suis dit : *"Ça y est, ils sont là, ils ont sûrement besoin d'un docteur"*, car c'était déjà arrivé. D'ailleurs, j'avais pris l'habitude, quand j'étais de garde la nuit, de dormir tout habillé pour ouvrir, s'il y avait des blessés à soigner. Bref, j'attendais qu'ils se présentent à la porte, mais ils n'ont pas frappé. Ils discutaient à voix basse.

Puis j'entends une voix qui demande : *"Qui est le chef ?"* J'ai reconnu la voix et la manière de faire de [Christian \[de Chergé\]](#). Il logeait au rez-de-chaussée avec le Père Amédée, Frère Luc et moi, justement pour ces accueils de nuit. Je me suis dit qu'il les avait entendus avant moi et qu'il était allé leur ouvrir. J'ai pensé : *"Ça va, parce qu'il parle mieux l'arabe que moi"*. Puis, j'entends une voix qui répond : *"C'est lui le chef, il faut lui obéir"*. Et là, j'ai pensé : *"Ce n'est pas normal. On ne parle pas sur ce ton quand on vient demander un service. Il faut se méfier"*.

« Les militaires nous ont obligés à quitter le monastère »

Je suis allé voir à la fenêtre qui donnait sur la cour extérieure. Et quand je regarde, je vois la petite porte ouverte avec un homme qui entre, avec son turban et sa Kalachnikov. Par la porte vitrée qui donne sur le couloir, je le vois aller directement en face dans le cloître, vers un ancien dortoir où logeait le docteur. Pas normal... Là, je me suis mis à genoux au pied de mon lit et j'ai prié. En fait, ils

avaient déjà pris le gardien, Mohammed – il me l’a raconté le lendemain. Le chef lui a donné l’ordre d’ouvrir toutes les portes pour chercher les moines. Dans le couloir, un des hommes a voulu frapper le gardien avec sa crosse. Le chef lui a dit de rester tranquille et a demandé à Mohammed : *“Ils sont bien sept ?”*, et lui, a répondu : *“C’est comme tu dis”*. En fait, nous étions neuf. Ce qui explique que quand ils ont eu les sept, ils sont partis sans traîner. Il m’a sauvé la vie.

Comme je n’entendais plus rien, je me suis dit : *“Ils sont partis, Christian a dû leur donner ce dont ils avaient besoin”*. Alors je suis sorti, pour aller aux toilettes. Tout était éteint dans le monastère. Je ne me suis pas rendu compte qu’ils avaient emmené les Frères, et je me suis recouché. Quelques instants après, on frappe à ma porte vitrée. Je me dis : *“Tiens, il y en a encore qui sont là”*. Mais c’était le Père Amédée, avec le Père Thierry Becker, le vicaire général d’Oran – arrivé la veille avec un groupe de religieuses et de Pères Blancs, qui logeaient à l’hôtellerie.

D’abord, nous avons essayé de téléphoner. Mais la chambre de Christian était tout en pagaille, et le téléphone coupé. Au bureau, il n’y avait plus de tonalité. Au petit matin, nous avons vu que les fils téléphoniques tout autour du monastère, jusqu’au col, avaient été mis par terre. Nous ne pouvions pas quitter les lieux à cause du couvre-feu. Et vers 5 h, nous n’avons pas entendu le muezzin. Les voisins s’étaient doutés de quelque chose et personne n’osait sortir dans le voisinage.

Le Père Thierry Becker a proposé de dire l’office de Laudes, ce que nous avons fait avec les quatre Pères Blancs qui étaient venus. Le Père Becker voulait sonner la cloche. Nous lui avons dit : *“Tu es fou ! Si on sonne, ils vont savoir qu’il y a encore des moines et ils vont revenir...”* À part cela, nous avons dit l’office comme d’habitude, puis déjeuné et commencé à ranger la maison. Puis nous avons renvoyé à Alger tous nos hôtes. Les Pères Blancs voulaient que nous partions avec eux. Avec le Père Amédée, je leur ai répondu qu’il n’en était pas question. Notre intention très claire était de rester et d’attendre que l’abbé général nous envoie des volontaires pour continuer la vie monastique. Telle était notre disposition d’esprit au matin de l’enlèvement...

Le lendemain, nous sommes allés à la caserne, où je connaissais le commandant, puis à la gendarmerie pour faire notre déposition et prévenir l’archevêché. Les militaires nous ont obligés à quitter le monastère et à passer la nuit à l’hôtel, à Médéa, en postant une sentinelle devant notre chambre. Le jour suivant, nous sommes retournés au monastère pour chercher quelques affaires. À midi, nous avions faim et nous avons remarqué, sur le fourneau de la cuisine, une grosse marmite avec trente litres de haricots rouges. C’était le dernier tour de cuisine de Frère Luc, juste avant l’enlèvement. Comme il commençait très tôt ses journées, il avait pris l’habitude de faire la cuisine pendant la nuit...

« Demain, nous dirons une messe rouge, la messe des martyrs »

Plus tard, lors d’une démarche à la gendarmerie, un simple gendarme nous a dit que ça leur arrivait quelquefois, à eux aussi, qu’un collègue soit enlevé chez lui et abattu. Mais que pour les moines, c’était peut-être Dieu qui l’avait voulu : c’était bien que les hommes du GIA, les violents, aient le témoignage de la bonté et de la miséricorde, qu’ils soient confrontés à des religieux qui sont bons et qui ne répondent pas à la violence par la violence. Intérieurement, je me suis dit que nous voyions exactement les choses comme cela – un moine doit rester moine, en quelque endroit qu’il se trouve.

Pendant cette période-là, toute notre prière, au Père Amédée et à moi-même, était que nos frères aient la grâce d’être de bons témoins et de vivre jusqu’au bout leur vocation monastique...

Enfin, deux mois plus tard, nous avons appris leur mort. J’étais à Fès, supérieur ad nutum [nommé] de la communauté qui avait rejoint notre annexe au Maroc, avec le Père Amédée et un autre Frère. Les vêpres allaient commencer. Le Frère qui venait de faire les courses avait appris la nouvelle. Dans la chapelle, il se met à plat ventre devant le Saint-Sacrement : *“Les Frères sont morts”*. Après l’office, je lui ai dit : *“Il ne faut pas être triste ; c’est une grande chose que nous sommes en train de vivre. Il faut être à la hauteur. Demain, il n’y aura pas de messe en noir. Nous dirons une messe rouge. La messe des martyrs”*.

Maintenant, ils sont là où le Seigneur les a placés pour porter encore leur témoignage. En ce monde, rien n'est le fait du hasard. Tout est grâce. »

Jean-Claude Bésida